

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1855 \(18 mai - 10 novembre\) : Espérer la paix](#)[Item](#)[133. Val-Richer, Dimanche 28 octobre 1855, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

133. Val-Richer, Dimanche 28 octobre 1855, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Alexandre II \(1815-1881 ; empereur de Russie\)](#), [France \(1852-1870, Second Empire\)](#), [Guerre de Crimée \(1853-1856\)](#), [Marie-Amélie de Bourbon \(1782-1866 ; reine des Français\)](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(Etats-Unis\)](#), [Politique \(Russie\)](#), [Portrait](#), [Protestantisme](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1855-10-28

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote 4396, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 19

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Dimanche 28 oct. 1855

Les journaux Anglais semblent croire à des complications sérieuses entre l'Angleterre et les Etats-Unis. Cela vous conviendrait bien ; mais je ne pense pas que vous ayez cette satisfaction. Les aventuriers amérais font beaucoup de bruit d'avance, et leur gouvernement ne fait rien contre eux jusqu'au dernier moment ; mais quand ce moment arrive, un peu de bon sens revient aux uns un peu de fermeté aux autres et tout s'arrête ou avorte. La guerre ne s'allumera pas dans le nouveau monde ; il est plus sensé que l'ancien malgré les apparences.

Si tout ce qu'on dit de la difficulté d'abonder Nicolaleff est vrai, et cela semble vrai, on ne fera plus rien de sérieux cette année, du moins là, et l'hiver se passera en préparatifs, pour le printemps. On parlera de paix pendant ce temps là, mais pour rien Fâcheuse condition, j'ai autant de peine à croire à la paix que j'en ai eu à croire à la guerre. Votre Empereur ne restera certainement pas longtemps à Nicolajeff, s'il ne s'y passe rien.

Rappelez, je vous prie à Lord Lansdowne ce qu'il nous disait à Bruxelles, que la paix devait se faire quand Sébastopol serait pris et détruit : " Nous aurons alors, me disait-il, de la sécurité pour 25 ans. Qui peut prétendre plus ?

Je suis bien aise que les Brabant soient partis. La durée ne fait pas oublier, l'inconvenance. Celle là a été sentie plus loin que je ne l'aurais cru ; je suis allé dîner mercredi dernier à Lisieux ; tout le monde m'en a parlé pour s'en étonner.

La Reine Amélie est établie à la Villa Pellegrini, tout près de Gênes. Le Roi de Sardaigne lui a offert avec beaucoup d'instances son palais à Gênes. Le Roi de Naples a insisté encore plus pour qu'elle vint à Naples, dans son propre palais, ou dans tout autre qu'elle préférerait. Elle a tout refusé, et elle a eu raison. Elle a vu en passant à Francfort sa fille la Princesse Clémentine avec ses enfants, son petit-fils Philippe, de Wurtemberg avec le Duc son père, et la Duchesse d'Orléans qui a voulu venir, avec ses fils, lui renouveler les adieux.

La Duchesse de Sutherland m'a répondu très gracieusement. Comme de raison, elle ne sait rien elle-même de ce que je lui ai demandé ; mais elle me promet un livre et des questions à son frère. Je désire qu'elle n'oublie pas, si elle quitte Paris avant que je n'y arrive, soyez assez bonne pour le lui rappeler.

Je vous envoie une lettre qui vous touchera. Bonne impression à recevoir. Le pasteur de notre église, M. Adolphe Monod, est mourant, tout-à-fait mourant ; homme d'un talent, et d'un caractère vraiment rares. Le Protestantisme Français aura fait, en dix huit mois des grande pertes, M. Verny et lui. La lettre est écrite à mon gendre Cornélis, par un jeune homme de ses amis, fort malade lui-même. Renvoyez-la moi, je vous prie, dès que vous l'aurez lu. Cornélis tient à la garder.

Onze heures

Voilà votre lettre. Cela m'amuse que vous retiriez votre admiration aux dernières pages de Thiers ; comme si vous ne l'aviez pas éprouvée. Voici, M. de Talleyrand : " Ne croyez jamais les premiers mouvements car ils sont toujours bons." C'est votre étourderie. Adieu, Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 133. Val-Richer, Dimanche 28 octobre 1855, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1855-10-28

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 15/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/6876>

Copier

Informations éditoriales

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 25/06/2024 Dernière modification le 14/01/2026

Val d'Ardres. Dimanche 28 oct^e 1855

Les journaux anglais semblent croire à des complications sérieuses entre l'Angleterre et les Etats-Unis. Cela vous conviendrait bien ; mais je ne pense pas que vous ayez cette satisfaction. Les aventuriers américains font beaucoup de bruit d'avance, et largement ; mais ce fait n'a rien contre eux jusqu'au dernier moment ; mais quand ce moment arrive, un peu de bon sens revient aux uns, un peu de fermeté aux autres, et tout s'arrête ou avorte. La guerre ne stallera pas dans le Nouveau Monde ; il est plus sûr que l'ancien, malgré les apparences.

Si tous ce qu'on dit de la difficulté d'aborder l'accord est vrai, et cela semble vrai, on ne fera plus rien de l'orsup cette année, du moins là, et l'hiver se passera en préparatifs pour le printemps. On parlera de paix pendant ce temps-là, mais pour rien, à telle condition : j'ai autant de peine à

croire à la paix que j'aurai au moins à la guerre.

Votre Empereur me voit en certaines par
longtemps à Moulajoff s'il ne s'y passe rien.

Rappelez, je vous prie, à lord Lansdowne
ce qu'il nous disait à Bruxelles, que la
paix devait se faire quand Sébastopol soit
prise et détruite : "Nous aurons alors, me
disait-il, de la sécurité pour 25 ans ; quel
peut prétendre plus ?"

Je suis bien aise que le Brabant soit
parti. La bavie ne fait pas oublier l'union
renance. Celle-là a été soutenue longtemps que
je ne l'aurais cru ; je lui offre d'ores mes ad-
ditions à Lilleux ; tout le monde m'a
parlé pour leur étonner.

La reine Amélie est établie à la Villa
Pellegrini, tout près de Gênes. Le Roi de
Sardaigne lui a offert, avec beaucoup
d'instance, son palais à Gênes. Le Roi de
Naples a insisté encore plus pour qu'elle
vînt à Naples, dans son propre palais, ou
dans tout autre qu'elle préférerait. Elle a
tout refusé, et elle a au moins. Elle a vu,

en passant à Francfort, sa fille la Princesse
Clementine avec ses enfants, son petit fils Philippe
de Luxembourg avec le Duc son frère, et la
duchesse d'Orléans qui a voulue venir, avec ses
fils, lui renouveler ses alliances.

La duchesse de Sutherland m'a répondu
très gracieusement. Comme de raison, elle
ne sait rien elle-même de ce que je lui ai
demandé ; mais elle me prouve un livre
et de questions à son frère. Je désire
qu'elle n'oublie pas. Si elle quitte Paris
avant que je m'y arrive, tenez une bonne
pour le lui rappeler.

Je vous envoie une lettre qui vous
touchera. Bonne impression à recevoir. Le
pastor de notre Eglise, M^r. Adolphe Monod,
est mourant, tout à fait mourant ; homme
d'un talent et d'un caractère vraiment rare.
Le Protestantisme Français aura fait, en lui
peut moins, deux grandes pertes, M^r. Verry et
lui. La lettre est écrite à mon gendre Cornély
par un jeune homme de 25 ans, fort
malade lui-même. Remettez-la moi je
vous prie, dès que vous l'aurez lu. Cornély
tient à la garder.

assez heureux.

Voilà votre lettre. Cela m'amuse que vous destiniez votre admiration aux dernières pages de Thiers ; comme si vous ne l'auriez pas éprouvée ! Voici M^e de Talleyrand : " Ne croyez jamais les premiers mouvements, car ils sont toujours bons." C'est votre étoufferie. Adieu, adieu. 3